

I I D E C E M B R E I 9 7 3

VOUS POUVEZ DIRE que c'est bien parce que vous êtes là que je parle. Ne me fatiguez pas, hein, parce que sans ça je m'en vais, hein ! Voilà un petit machin que j'ai pris la peine de construire, pour vous le montrer. C'est un noeud borroméen. C'est-à-dire *-alors enlevez-moi plutôt celui-là, le bleu* - vous voyez, là, le bleu, on l'enlève, hein. Le résultat, c'est que les deux autres sont libres. Vous avez vu que je n'ai pas été forcé de les démonter pour qu'ils se libèrent. Voilà. Là-dessus Gloria peut vous le remettre, le truc. Mais enfin, je pense que c'est déjà suffisamment démonstratif. Ça se fait avec des cubes, à l'occasion, ça se fait avec des cubes et on s'aperçoit que faut qu'il y en ait trois en largeur, cinq en longueur pour le noeud borroméen minimal. Bon.

L'idée, c'est évidemment de faire quelque chose qui... qui réponde à trois plans. C'est-à-dire qui soit fabriqué comme les coordonnées cartésiennes. Quand vous voulez fabriquer ça, vous vous apercevez, eh bien, que vous avez quand même des...des difficultés. Vous avez des difficultés, non pas du tout réelles : vous avez des difficultés à vous bien rendre compte tout de suite à quoi ça va aboutir, combien il va falloir que vous en mettiez dans un sens et puis dans l'autre. Essayez vous-mêmes, n'est-ce pas. Essayez surtout - il y avait un autre truc que je ne vous ai pas apporté, il y avait un autre truc qui lui, qui lui répondait non pas au noeud borroméen, qui a pour caractéristique de...que chacun des deux ronds que ça constitue, c'est pas rond, c'est tout comme, des deux ronds que ça constitue se libèrent si vous voulez, si vous en tranchez un. Vous avez aussi le système bien connu que je ne vous reproduis pas au tableau parce que, enfin je l'ai là mais je suis fatigué, vous n'avez qu'à repenser aux trois cercles qui servent d'emblème aux Olympiques. Là vous pouvez constater que c'est fait différemment, à savoir que non seulement deux de ces ronds sont noués, mais que le troisième se boucle, non pas avec un seul des deux, ça ne fait pas trois qui fassent chaîne, mais avec les deux. Eh bien, essayez. Essayez de faire un montage, un montage de cubes tel que ce soit ainsi, à savoir que la continuité du montage que vous aurez fait, comme ça, vous le ferez, le jaune, le rouge et le bleu, que ça se fasse, que ce soit possible que vous montiez dans trois plans - l'assurance qu'il s'agit bien de plans est faite par la forme cubique, justement, vous êtes forcés de, de les faire en trois plans - essayez ça.

Vous ne verrez sûrement pas tout de suite que dans ce cas-là, il faut que, que le côté, si je puis dire, le côté de ce qui va se monter, soit de quatre cubes, au minimum. Mais que ces quatre cubes se retrouvent aussi dans l'autre dimension. C'est-à-dire au lieu d'avoir deux fois cinq plus deux, comme dans ce cas-là, ce qui fait douze, vous avez deux fois quatre, plus deux fois deux, ce qui fait également douze - ce qui est curieux. Mais voyez, la difficulté *même* que vous aurez à faire cette petite construction, vous sera une bonne expérience de ceci par quoi je commence : c'est que vous vous apercevrez là à quel point nous ne sentons pas le volume. Parce que vous vasouillerez. Vous vasouillerez comme j'ai fait moi-même. Parce que, à partir par exemple, de trois séries simples de quatre, quand vous les avez agencés d'une façon telle que ça puisse faire, ces fameux trois axes qui servent à la construction cartésienne, quand vous n'en voyez que quatre, vous avez aussi bien pendant un instant, le sentiment que ça pourrait se boucler, que ça pourrait se boucler, par exemple, comme ici, comme s'il y en avait seulement quatre, et puis, trois seulement de largeur. Vous aurez ce sentiment.

C'est une façon de vous faire expérimenter ceci : que nous n'avons pas le sens du volume, quel que soit ce que nous avons réussi à imaginer comme trois dimensions de l'espace. Le sens de...de la profondeur, de l'épaisseur, est quelque chose qui nous manque, beaucoup plus loin que nous ne le croyons. Ceci pour avancer, ce que je veux vous dire, au départ, c'est que nous sommes des êtres, vous comme moi, à deux dimensions, malgré l'apparence. Nous habitons le *Flat land* comme s'expriment des auteurs qui ont fait un petit volume sur ce sujet, qui semblent avoir beaucoup de mal, enfin, à s'imaginer des êtres à deux dimensions. Il n'y a pas besoin de les chercher loin. C'est nous tous.

C'est tout au moins comme ça, vraiment, que ça se présente.

Le mieux que nous puissions arriver à faire, c'est en fait à quoi nous nous limitons - ce serait tout de même étonnant que dans une assemblée, là qui est en train de...de scribouiller, je, je ne puisse pas me faire sentir : scribouiller, c'est ça, c'est le mieux que nous puissions faire. Et c'est ce qui a été fort bien articulé en ceci que, il s'est trouvé, enfin, des gens pour proclamer dans une autre aire (a, i, r, e) que la nôtre, c'est que "l'encre des savants est très supérieure au sang des martyrs". Il y a des gens qui ont osé dire ça ! Ils ont osé dire cette évidence. Il faut bien le dire, ce dernier, le sang des martyrs, hein, qu'est-ce que nous en avons ? Des sujets de tableaux. Ceci avec la structure obsessionnelle que Freud a su reconnaître dans ce qui ne fait qu'un : la religion et l'art. Je m'excuse auprès des artistes, il y en a peut-être quelques-uns, là, égarés dans l'assistance, quoique je n'y croie guère, Je m'excuse auprès des artistes si la chose leur parvient : ils ne valent pas mieux que la religion. C'est...c'est pas beaucoup dire.

La connerie, dont ce n'est pas la première fois qu'ici je l'évoque, de sorte que, je l'espère, vous n'allez pas vous sentir visés - la connerie est notre essence, dont fait partie ceci que votre demande - je me suis longtemps cassé la tête pour savoir pourquoi vous étiez si démesurément nombreux - enfin, à force de me la casser, enfin, un éclair en est sorti. Justement, votre demande, celle qui vous attroupe là, c'est de comment, la connerie, avoir une chance d'en sortir. C'est même pour ça que vous comptez sur moi. A ceci près que, cette demande, de la connerie, en fait partie.

Donc, cette demande, à quoi je cède un jour de plus, sachez que ce n'est pas parce que votre nombre est grand que - justement, je vais essayer de faire semblant. C'est parce que, non pas il est grand, mais il est n o m b r e. En quoi je me voue à l'abjection, je dois dire, avec quoi, dans cette place, je me confonds. Il y a une chose que j'ai appelée "la passe", qui se pratique dans mon école, uniquement parce que j'ai voulu tenter d'en avoir le témoignage. Il faut que j'en sois où j'en suis, à savoir aujourd'hui, pour que je voie bien moi-même ce que c'est : se vouer à répondre à n'importe qui, à n'importe quoi - mais à répondre q u o i ? Ce que répond le discours analytique, c'est ça, ce que vous faites ; tout ce que vous faites. Et de sa nature, si l'on peut dire, de sa structure, plus exactement, contrairement à tout ce qui s'est pensé jusqu'à présent, parmi les spécialistes, "philosophes", qu'ils s'appellent, non pas ignorance - l'ignorance naturelle, comme s'exprime Pascal, que je remercie quelqu'un qui, pendant que je travaillais, dimanche dernier, enfin, a pris soin de m'appeler, d'ailleurs parce que je l'en avais expressément chargé...mais, c'était comme ça, je vous le redirai tout à l'heure, sous la forme d'une petite suggestion qui m'était venue de lui concernant Pascal - eh bien, je l'avais chargé de regarder dans Pascal tout cet échelonnement qui va de l'ignorance naturelle à la vraie science, avec entre eux ce qu'il désigne, comme ça, dans son scribouillage, des semi-habiles. C'est la personne qui m'a rendu ce service, enfin, qui...qui a un peu torchonné Pascal, comme ça, pour m'éviter d'avoir à le faire, parce que j'étais claqué, - les semi-habiles il a cru pouvoir les identifier aux non-dupes. J'espère que j'arriverai, enfin, dans cet effort, à vous faire sentir que... c'est pas du tout, du tout, du tout, ce que je veux dire. Non pas que les semi-habiles ne soient peut-être pas en effet des non-dupes, moi je crois qu'ils sont aussi dupes que les autres, mais, contrairement à ce que vous pouvez imaginer, il n e s u f f i t p a s d 'ê t r e d u p e p o u r n e p a s e r r e r !

J'ai dit : les non-dupes errent, encore faut-il n'être pas dupe de n'importe quoi. Et même faut-il être dupe spécialement de quelque chose que je vais essayer, essayer, que je veux essayer aujourd'hui de vous faire parvenir.

Donc, ce que répond le discours analytique, c'est ceci : ce que vous faites, bien loin d'être le fait de l'ignorance, c'est toujours dé-

terminé, déterminé déjà par quelque chose qui est savoir, et que nous appelons l'inconscient. Ce que vous faites, sait -sait, s, a, i, t -sait ce que vous êtes, sait v o u s . Ce que ...vous... ne sentez pas assez -enfin je ne peux pas le croire d'une assemblée aussi nombreuse - c'est à quel point cet énoncé, c'est du nouveau. Jamais personne des...des grands guignols qui se sont occupés de la question du savoir, et Dieu sait que ce n'est pas sans malaise que j'y range Pascal aussi qui est le plus grand de tous les grands guignols ! Jamais personne n'avait osé ce verdict, dont je vous fais remarquer ceci : la réponse de l'inconscient, c'est qu'elle implique, c'est qu'elle implique le sans pardon, et même sans circonstances atténuantes. Ce que vous faites est savoir, parfaitement déterminé. En quoi, en quoi le fait que ce soit déterminé d'une articulation supportée par la génération d'avant ne vous excuse en rien, puisque ce n'est, le dire, le dire de ce savoir, que le faire savoir plus endurci, si je puis dire. Savoir de toujours à la limite. J'ai dégagé de Freud ce sens, par ce qu'il le dit. Il le dit de toute son oeuvre. Quand je vous prie de ne pas me comprendre, vous voyez qu'il y a de quoi ! Mais moi je ne puis rien faire que de l'entendre dans le dire de Freud, parce qu'il n'y a rien, rien à faire qu'à en laisser aller les suites. Une fois que c'est énoncé ça fonde un nouveau discours. C'est-à-dire une articulation de structure qui se confirme être tout ce qui existe de lien entre les êtres parlants. Pas d'autres liens entre eux que le lien de discours. Cela ne veut pas dire, naturellement, qu'on n'imagine pas autre chose.

Je vous ai dit tout à l'heure que...si nous n'avons pas le volume, nous sommes quand même à deux dimensions, hein . Alors, il y a le profil, la projection, la silhouette, enfin tout ce qu'on adore, dans un être aimé. On n'adore jamais rien de plus. Et comme je suis parti de là, hein, à propos de cette fameuse histoire du miroir, on s'imagine que j'ai déprécié ça. Je l'ai pas du tout déprécié, hein, parce que, comme tout le monde, je m'en contente ! Du volume, de l'épaisseur, le seul maniement de ce que je vous ai conseillé tout à l'heure, vous informera à quel point nous sommes absents. Mais il y a tout de même quelque chose d'autre hein, que nous prenons pour le volume. Et justement, c'est le noeud. Hein ? On en fait des...des métaphores - non infondées- les noeuds de l'amitié, les noeuds de l'amour. Eh bien, ça tient à ceci, enfin : c'est notre seule façon d'aborder le volume. Quand nous serrons, comme ça, quelqu'un contre nous - ça m'arrive à moi aussi, ouais, mais...est-ce que ces noeuds, nous en sommes enfin, si assurés ? Nous en restons pour l'adoration, n'est-ce pas ? Les deux dimensions (jolies, jolies) - il y a un auteur récent, comme ça (je m'excuse auprès de lui si il est là, je n'ai pas encore eu le temps de le lire) il appelle ça *le Singe d'or* . Comme il m'a fait l'hommage de son livre, je pense que c'est peut-être quand même parce qu'il a quelques échos de ce que je raconte, et peut-être même, qui sait, qu'il m'a lu -et qu'il...et que pour en parler ainsi, enfin du singe d'or, il faut bien qu'il ait quelque écho de

de ce que je viens de pousser en avant, de ce qui nous attache à l'image, à l'image à deux dimensions. Je suis loin de l'avoir déprécié. Non seulement je suis loin de l'avoir déprécié, mais ce serait tout à fait absurde de le dire, parce que les signifiants eux-mêmes, nous sommes forcés d'en passer par la même image, l'image du *flat land*, l'image à deux dimensions, hein, pour démontrer qu'ils s'articulent.

Le noeud borroméen, je vous l'ai d'abord montré mis à plat. Naturellement, grâce à des artifices, il y a des endroits où vous voyez apparaître la cassure, ce qui ne peut se représenter que comme cassure, quoique ce soit un noeud, un noeud justement que j'ai essayé de mettre pour vous en volume, de façon à ce que vous voyiez bien que c'est pas seulement à plat qu'on peut l'aborder, outre que quand vous aurez vous-mêmes manié ce volume, vous vous apercevrez que...le volume, là, réalisé en volume, ça ne permet pas du tout de...de distinguer, si je puis dire, ce noeud de son image spéculaire. Il n'est pas plus lévogyre que dextrogyre, il est non seulement parfaitement symétrique mais il l'est sur trois axes, ce qui rend strictement impossible que son image spéculaire en diffère.

L'écriture, elle, ne se fait pas dans un espace moins spéculaire que les autres. C'est même le principe de ce très joli exercice qui s'appelle le palindrome. Il n'en reste pas moins que ce méli-mélo, là, que je viens de faire entre l'Imaginaire et le Symbolique, ne noie rien. Et ne noie pas notamment la différence qu'il y a entre l'Imaginaire et le Symbolique, c'est bel et bien la même chose, une fois imaginé, c'est notre notion commune de l'espace que...dont nous imaginons qu'il n'a pas de fin. Il faut lire là-dessus les jus de Leibniz discutant avec Newton : la prétendue supposition, enfin, d'une limite de l'espace, qu'elle deviendrait impensable, qu'il dit, Leibniz, parce que, s'il avait une limite, alors, en dehors de cette limite, alors, on pourrait... on pourrait avec un clou faire un petit trou dans sa limite... C'est absolument énorme ce qu'on peut lire, ce qu'on peut lire de l'imagination. Et notamment de ce fait que pour imaginer l'espace - car ce n'aurait pas été moins une imagination, mais peut-être une imagination qui aurait ouvert tout autre chose ; on n'est pas parti de ceci que dans l'espace il y a des noeuds. Il y aurait sûrement avantage à ce qu'on...voie, si je puis dire, qu'Imaginaire et Symbolique ne sont que des modes d'abord.

Je les prends sous l'angle de l'espace. Pourquoi ces deux modes ne suffisent pas encore ? Mais enfin, je souligne au passage que le mot "mode" est à prendre au sens que ce terme a dans le couple de mots "logique modale" c'est-à-dire qu'il n'a de sens que dans le symbolique, autrement dit dans son articulation grammaticale.

Quand vous approchez certaines langues - j'ai le sentiment

que ce n'est pas faux de le dire de la langue chinoise - vous vous apercevez que, moins imaginaires que les nôtres, les langues indo-européennes, c'est sur le noeud qu'elles jouent. C'est pas un terrain où je vais m'aventurer aujourd'hui, parce que j'en ai assez à dire comme ça, mais peut-être... peut-être que je demanderai, je suggérerai à un Chinois de prendre les choses sous cet angle, et de venir vous dire ce que... ce qu'il en pense, si par hasard ce que je lui dis lui ouvre là-dessus la comprenoire, parce que il ne suffit pas d'être même habitant d'une langue pour avoir une idée de sa structure, surtout si comme c'est le cas forcément, puisque le Chinois supposé en question, je ne pourrai m'adresser à lui que si je lui parle dans ma langue, c'est-à-dire que, s'il me comprend, c'est que déjà au regard de la sienne, il est foutu.

Ce qu'il y a de terrible, c'est que quand nous distinguons un ordre, nous en faisons un "être". Le mot "mode" dans l'occasion. Ça devrait s'éclairer si on donnait sa véritable portée à l'expression "mode d'être". Or, il n'y a d'autre être que de mode, justement. Et le mode imaginaire a fait ses preuves, pour ce qui est de l'être du Symbolique. Il a fait si bien ses preuves qu'on pourrait bien se risquer à... à tenter de voir si le mode symbolique n'éclairerait pas de... l'être de l'Imaginaire. C'est bien ce que j'ai essayé de faire, que vous le sentiez ou pas. Je voudrais dire en cette troisième session de l'année de ce séminaire, en quoi consiste sa place au séminaire, et son programme. Et c'est pourquoi je l'ai énoncé en vous parlant tout de suite, d'abord, du noeud borroméen. Le noeud borroméen que comme ça j'ai vu surgir, enfin, je veux dire qu'il m'a en quelque sorte, envahi - le noeud borroméen n'a aucune espèce d'être. Il n'a pas du tout la consistance de l'espace géométrique dont on sait qu'il n'y a pas de limites à son coupage en tranches, n'est-ce pas, à sa projection, à tout ce que vous voulez... et même que ça va plus loin. Que... ça envahit. Et c'est bien en ça que c'est instructif : ça envahit l'autre ordre. Nous sommes tellement capturés par ce mode imaginaire, que, quand nous essayons de manipuler l'ordre symbolique, nous en arrivons, enfin - souvenez-vous de la façon dont s'abordent les ensembles, on nous parle de bijection, de surjection, d'injection... tout ça ne va pas sans images, en tout cas c'est avec des images que vous les supportez, ces modes pourtant faits pour... pour vous libérer de l'Imaginaire. C'est avec des petits points que vous apercevrez qu'entre un domaine et un co-domaine il y a injection, ou bijection, ou surjection.

Mais en le supportant de points, vous ne faites rien d'autre qu'une élucubration imaginaire. Pourquoi la mise à plat du noeud borroméen n'a-t-elle pas réussi, n'est-elle pas venue d'abord pour nous évoquer un autre départ concernant le point... concernant ce point, ici incarné, si je puis dire, du fait qu'au coeur de cette petite construction vous avez, quoi que vous fassiez, une cellule vide. Ce qui n'est pas moins vrai que l'autre noeud, pas borro-

méen , hein , le noeud que j'ai appelé tout à l'heure olympique. A ceci près qu'il a des...des conséquences plus compliquées. Mais laissons.

Pourquoi ce noeud borroméen n'a-t-il pas évoqué un autre départ concernant le point? Le point...le point que nous sommes, hein, parce que même dans le meilleur cas, c'est ce que nous sommes. Jusqu'à présent je ne vous parle que de l'Imaginaire et du Symbolique, mais justement, mon discours tend à vous montrer que, il faut que ces deux dimensions se complètent de celle du Réel. En d'autres termes, il faut qu'il y en ait trois. Trois pour qu'il y ait ce point, qui aurait tout de même pu, peut-être, enfin, si...si on n'était pas ce qu'on appelle absurdement "géomètre", parce que, réfléchissez, qu'est-ce que ça a bien à faire notre géométrie avec la terre, enfin? Est-ce que la terre, c'est pas quelque chose qui est - pas du tout- plat? Si nous n'avions pas une vocation pour le *mapping*, pour le cadastre, en quoi est-ce que la terre nous suggérerait du plat? Pourquoi est-ce que le point, nous ne serions pas partis, à condition de partir du noeud, de l'idée qu'un point ça part. Ça part au départ, dans sa définition, du point de tiraillement, par exemple. Ça vous dit rien, ça? Entre votre Symbolique, votre Imaginaire et votre Réel, depuis le temps que vous les ressassez, vous sentez pas que votre temps, votre temps se passe à être tirillés? En plus ça a un avantage, hein, ça suggère que...que l'espace implique le temps, et que le temps c'est peut-être rien d'autre, justement, que une succession des instants de tiraillement. Ça exprimerait en tout cas assez bien le rapport du temps avec cette escroquerie...qui se désigne du nom d'éternité.

Le temps c'est, c'est peut-être que ça, enfin, l'éternité de l'espace...ce qui sort là d'un coïncement sans remède. Ouais.

Le noeud borroméen, décidément, n'est pas du tout un truc négligeable. Si vous le mettez à plat, là, vous vous apercevrez de tout ce qu'on peut en tirer. Par exemple, là je m'en vais vous en donner un comme ça, comme ça histoire de vous le manipuler. Il est comme ça. Voyez un peu ce qu'on peut cogiter à ceci : qu'en somme pour le transformer - quand c'est à plat - d'un dextrogyre en lévogyre, il suffit dans la première position que vous avez vue là, de faire faire ça à un quelconque d'entre eux. Si vous faites ça ensuite à l'autre, hein, c'est comme ça qu'il faut faire, et si vous faites ensuite ça au troisième -c'est comme ça qu'il faut faire - à chaque fois vous renversez. C'est-à-dire que de lévogyre d'abord vous le faites dextrogyre, et que quand vous avez basculé le troisième, il est de nouveau lévogyre. C'est...c'est pas dépourvu d'intérêt. Ça éclaire la question de cette fameuse histoire , comme ça, que l'univers serait ambidextre, ça permet en tout cas d'en avoir une petite lumière. Ça vaut la peine qu'on s'y arrête. . Ça donne une autre idée de la spatialisation. C'est en tout cas une structure qui...qui change tout à fait la portée du mot d'espace au sens où il est employé dans *l'Esthétique trans-*

cendantale. C'est à savoir que nous ne pouvons apercevoir les choses que sous l'angle d'un espace, qui dans Kant est simplement imaginaire. S'il y a trois dimensions de l'espace et si ces trois dimensions, nous commençons par les énumérer du Symbolique et de l'Imaginaire, l'épreuve est à faire de ce que ça donne pour la troisième, à savoir pour le Réel. Il n'y a qu'une chose à en dire pour l'instant. Là. Je ne peux pas dire que c'est la date de son baptême, à ce Réel : "Je te baptise Réel, hein, toi, en tant que troisième dimension..." - j'ai fait ça il y a très longtemps. C'est même par là que j'ai commencé mon enseignement. A ceci près que j'ai ajouté dans mon for intérieur : "Je te baptise Réel parce que si tu n'existais pas, il faudrait t'inventer." C'est bien pourquoi je l'ai inventé. Non pas bien sûr qu'il n'ait pas été, depuis bien longtemps, dénommé - car c'est ce qu'il y a de remarquable dans la langue, hein, c'est que le *naming* (heureusement qu'on a l'anglais, hein, pour distinguer *naming* de "nomination", *naming* ça veut dire *to name* ça veut dire donner le nom propre, oui) - c'est pas pour rien, naturellement, que j'ai dit : "Je te baptise". Je n'ai pas peur des mots qui sentent le fagot de la religion, je ne sens pas de tabou à aucune odeur de ratichon, ni même à tout ce qu'elle propage.

Le *naming* en tant que nom propre précède, c'est un fait, la nécessité par quoi il ne va plus cesser de s'écrire. Tant que vous ne prendrez pas - c'est ça le sens de ce que j'ai avancé sous un mode apparemment de sous-estime pour l'imaginaire - tant que vous ne prendrez pas le Symbolique corps à corps, vous n'en viendrez pas à bout. Ni du même coup de ce que, mon Dieu, j'appelle sur mon papier l'Eglise, mais...mais qui est le christianisme. Parce que c'est là que le christianisme, il vous baise. Il est la vraie religion. C'est ce qui devrait vous y faire regarder à deux fois. Il est le vrai dans la religion. Ça vaut quand même la peine de s'y intéresser (peut-être) rien que pour voir ce que ça donne. Mais rien de ce que je dis n'y fera. Je dis- je vous en rebats les oreilles - : "la vérité ne peut que se mi-dire". Ça veut dire confirmer qu'il n'y a de vérité que mathématisée, c'est-à-dire écrite, c'est-à-dire qu'elle n'est suspensible, comme vérité, qu'à des axiomes. C'est-à-dire qu'il n'y a de vérité que de ce qui n'a aucun sens. C'est-à-dire de ce dont il n'y a à tirer d'autres conséquences que dans son registre, le registre de la déduction mathématique, dans ce cas - et comment après cela la psychanalyse peut-elle s'imaginer qu'elle procède de la vérité?

Ce n'est là qu'un effet - effet nécessaire, sans doute, quoi- que bien sûr cette nécessité ne se manifeste nulle part en dehors de mon office, l'office que je suis en train de servir, n'est-ce pas - ce n'est là qu'un effet, cette espèce ... d'odeur de vérité dans l'analyse : qu'un effet de ceci qu'elle n'emploie pas d'autre moyen que la parole. Strictement pas. Qu'on ne vienne pas me raconter, hein, qu'elle emploie le transfert Parce que

le transfert, lui, n'est pas un moyen. C'est un résultat, qui tient à ce que la parole, par son moyen, moyen de parole, révèle quelque chose qui n'a rien à faire avec elle, et très précisément le savoir, qui existe dans le langage. Là encore, je n'ai jamais dit que c'est le langage qui est savoir. Le langage, si vous voulez bien vous souvenir de quelques-uns des trucs que j'ai crayonné au tableau dans le temps où j'en avais la force, le langage est un effet de ceci : qu'il y a du signifiant un.

Mais le savoir, c'est pas la même chose. Le savoir est la conséquence de ce qu'il y en a un autre. Avec quoi ça fait deux - e n a p p a r e n c e - . Car ce deuxième tient son statut-justement de ceci : qu'il n'a nul rapport avec le premier, qu'ils ne font pas chaîne, même si j'ai dit, quelque part, dans mes scribouillages, les tout premiers, hein, *Fonction et champ*, c'était pas tellement con. Dans *Fonction et champ* j'ai peut-être lâché que ça faisait chaîne. C'est une erreur. Car pour déchiffrer, il a bien fallu que je fasse quelques tentatives, d'où cette connerie. C'est le propre même du déchiffrement. Quand on déchiffre, on embrouille. Et c'est même comme ça que je suis bien arrivé à, tout de même, au bout du compte, à savoir ce que je faisais. C'est-à-dire ce que c'était que de déchiffrer. C'est de substituer le signifiant I à l'autre signifiant. Celui qui ne fait deux que parce que vous y ajoutez le déchiffrement. Ce qui permet tout de suite de compter trois. Ça n'empêche pas d'écrire - ce que j'ai fait - : S, indice 2, car c'est comme ça qu'il faut que ça se lise, la formule du lien de S_1 à S_2 . C'est pur forçage, mais ce n'est pas forçage d'une notion. C'est ce qui nous met sous le joug du savoir. Puisque je suis en train de vous parler de la psychanalyse, j'ajoute : le joug du savoir, à la place même de la vérité. A la place, aussi bien de la religion, dont je viens de vous dire qu'elle est vraie, elle.

Voilà un des piliers du discours psychanalytique.

Même ce discours, comme tous les autres, je l'ai qualifié de quadripode. Peut-être que je l'ai qualifié comme je viens de vous dire, hein, je l'ai qualifié, justement - je considère que c'est une qualification, quadripode, et pas une quantification, hein, parce que plus je vais plus je suis convaincu que nous ne comptons que jusqu'à trois. Et même si ce n'est que parce que nous comptons "trois" que nous pouvons arriver à compter "deux", -encore la vraie religion, hein, puisque c'est bien le christianisme dont je parle - y a-t-elle regardé à deux fois. L'orthodoxe, notamment, qui ne veut pas du filioque. C'est pas par hasard, hein, il ne veut pas qu'il soit deux à ce qu'en procède le troisième. Parce que c'est au contraire du troisième que le deux surgit. De sorte que c'est pas pour rien qu'elle s'appelle elle-même "l'orthodoxe", hein, elle a raison. Ça ne veut pas dire du tout que ça lui réussisse. Réussir, comme je vous le signale à perte de vue : c'est le signe de rien. Mais que justement ça rate... je peux bien dire que pour nous analystes c'est plutôt

en sa faveur, hein, ce qui ne l'empêche pas de devoir s'éliminer, hein. L'oecuménisme n'est pas là pour des prunes. Bon ! enfin je m'étends, et je bavarde, j'en ai assez de mes bateaux, parce que, ils ne font que vous amuser, mais encore, c'est des bateaux quand même qui flottent, hein. Tout ça vise, vise ceci que...qu'on me fait un peu suer à ne me répondre toujours que d'un "deux" éternel. Alors que je ne l'ai jamais produit que comme indice, c'est-à-dire comme symptôme. Le mot d'ailleurs même l'avoue. Ce qui choit ensemble, c'est ce que ça dit. Ça ne veut pas le dire expressément, mais ça le dit quand même. Le deux ne peut être rien d'autre que ce qui choit ensemble du trois. Et c'est pour ça que cette année, je prends comme sujet, c'est ce que ça veut dire - ça veut le dire en tout cas aujourd'hui où j'y insiste : le noeud borroméen.

Il est évident que c'est un effort pédagogique. C'est en raison quand même de quelque chose de l'ordre de cette débilité qui s'appelle l'amour, où l'on ne peut guère faire mieux que... que de se débrouiller, c'est en raison de ceci que...que, mon Dieu, que le texte de Kant sur la pédagogie me... - que j'ai rouvert pour l'avoir acquis en édition originale, faut bien que j'aie mes petits plaisirs, hein - mais vous pouvez le trouver, il a été édité, enfin je crois réédité par les Presses Universitaires, enfin quelqu'un d'ici m'en a fait cadeau, et c'est...c'est passionnant, enfin. C'est passionnant. Sur le sujet de...de ce qu'il en est des débiles, on n'a rien écrit de mieux, même pas ce qu'a écrit Maud Mannoni. Ouais. L'enfant est fait pour apprendre quelque chose. Voilà ce que nous énonce Freud, que nous énonce Kant - c'est quand même, tout de même, quelque chose - enfin, quelque chose d'extraordinaire ! C'est quelque chose d'extraordinaire qu'il en ait eu en somme le pressentiment : car comment pouvait-il le justifier ? Il est fait pour apprendre quelque chose, c'est-à-dire pour que le noeud se fasse bien. Car, il n'y a rien de plus facile que de ce qui rate, surtout si vous le mettez sous cette forme à savoir la même que celle-là. Regardez : voilà le cercle vert et voilà le cercle rouge - enfin, le rond - supposez que pour le troisième, pour le construire, je parte de l'intérieur de celui-là, le rouge, qui est à l'extérieur. Pour le construire, il faut que je le tresse, et qu'il passe quelque part, soit en dessous soit en dessus du vert.

Mais si je suis parti d'en dessous du rouge - voyez le rouge est là, plus grand que le vert - si je suis parti d'en dessous du rouge, que je le fasse passer sur ou sous le vert, le résultat sera le même : à savoir qu'il n'y aura pas de noeud. En d'autres termes, si je ne pars pas du dessus du rouge, avec devoir de passer sous le vert, il n'y aura pas de noeud borroméen. Kant ne peut pas savoir - parce que ce n'est pas de ça qu'il part - en somme pourquoi l'enfant doit apprendre quelque chose. Il doit apprendre quelque chose pour que le noeud se fasse bien. Pour qu'il ne soit pas, si je puis dire, non-dupe, c'est-à-dire dupe du possible, hein. Dupe, dupe, c'est un peu trop. Les non-

dupes sont les deux fois dupes. Ils sont justement dupes d'être deux. Et c'est en somme la seule objection que... dont j'ai cru partir, comme ça, parce que j'avais affaire à des oreilles, qui n'étaient pas précisément, enfin éveillées - c'est l'objection, la seule, la seule objection que j'ai à faire à la *m o i t é*. C'est une expression, comme ça que m'a attribuée, à tort ou à raison car je l'ai peut-être dit en l'occasion, un de mes analysants, récemment, et qui est depuis longtemps de mon assistance séminariste. La "*m o i t é*" comme il s'exprime, c'est évidemment tout de suite choir dans le deux : puisque la *m o i t é* est forcément faite de deux moitiés. Et si j'ai dit que la religion c'est, c'est ce qu'on peut faire de plus vrai, dans la religion - je vous ferai remarquer ceci sur lequel j'ai jaspiné un bon bout de temps, hein : que tu aimeras ton prochain comme toi-même, hein est-ce que ça veut dire que vous serez trois, oui ou non? Ouais...

Le noeud borroméen ne peut être fait que de trois. L'Imaginaire, le Symbolique, ça ne suffit pas, il y faut l'élément tiers, et je le désigne du Réel.

Il faut qu'il y ait cette solidarité déterminante dont il y a sujet - sujet parlé, en tout cas; la perte d'une quelconque de ces trois dimensions, la condition pour que le noeud tienne, c'est que la perte d'une quelconque de ces trois dimensions doit rendre folle, c'est-à-dire libre l'une de l'autre les deux autres.

Ces trois dimensions, je vous les représente de quoi? De ronds de ficelle, comme on a bien voulu, et à très juste titre, de façon pertinente, intituler mon avant-dernier séminaire de l'année dernière. Qu'est-ce que c'est, comme dimension, qu'un rond de ficelle, hein? Je vous fais remarquer que ce n'est même pas un noeud, un rond de ficelle, hein, parce qu'un noeud, ça se voit, hein, ça se fait, ça peut s'écrire au tableau... à condition de faire les petites interruptions nécessaires et Dieu sait ce qu'il faut en mettre, tellement on a peu d'imagination, hein. Voilà, voyez, il faut encore que je corrige, un noeud c'est ça. En d'autres termes, un noeud ça se dénoue. Si vous le dénouez, vous êtes foutu, parce que vous ne pouvez plus qu'en faire un autre, et que vous n'arriverez jamais à distinguer un noeud d'un



autre noeud. Parce qu'ils ne sont pas tous pareils, ces noeuds. C'est bien pourquoi le rond de ficelle est nécessaire. Non pas que ça soit un noeud, mais il est nécessaire pour la théorie des noeuds.

Car en effet, pour que un noeud, on puisse le distinguer d'un autre, il faut en aucun cas le dénouer, ou alors quand vous ferez un autre noeud vous aurez le sentiment que c'est le même. C'est pour ça qu'il n'y a que deux trucs : ou bien la corde qui fait noeud l'étendre à l'infini - et alors là vous ne pouvez pas le dénouer, hein-

ou bien joindre ses deux bouts, ce qui est exactement la même chose. Et c'est ce que justifie le rond de ficelle. Le rond de ficelle, c'est quelque chose qui vous permet la théorie d'un noeud. C'est ce qui exige pour se rompre de devoir être coupé. La culpabilité. C'est ce qui se distingue - mais totalement ! ça ne vous est peut-être pas encore venu à l'esprit mais j'espère tout de même à certains - c'est que c'est une topologie. Un rond de ficelle, c'est un tore. Et c'est seulement ce qui permet d'élaborer le noeud.

On ne noue pas ensemble deux sphères. Mais l'intéressant c'est qu'on ne noue pas deux ronds de ficelle, dans cette affaire, on en noue trois, mais de telle sorte que le troisième seul noue les deux autres. Il y a quelque part, dans un article dit de *la Causalité psychique*, un endroit, un endroit autour de quoi quelques personnes se sont escrimées, comme ça, où je noue - puisque c'est de cela qu'il s'agit, la liberté et la folie, où je dis que l'une ne se conçoit pas sans l'autre, ce qui, bien entendu trouble, parce que tout de même, tout de suite ils pensent, enfin, que je dis que la liberté c'est la folie, hein... puisque pour ne pas me faire comprendre - pourquoi pas, je m'y entends - seulement, ce que je veux vous faire remarquer à cette occasion, c'est que l'intérêt de joindre ainsi dans le noeud borroméen le Symbolique et l'Imaginaire et le Réel, c'est qu'il en résulte, non seulement il en résulte, mais il doit en résulter, c'est-à-dire que si le cas est bon - vous me permettrez cette abréviation vu l'heure où nous arrivons - si le cas est bon, il suffit de, il suffit de trancher un quelconque des ronds de ficelle pour que les deux autres soient libres l'un de l'autre. En d'autres termes, si le cas est bon - laissez-moi impliquer que c'est le résultat de la bonne pédagogie, à savoir qu'on n'a pas raté son nouement primitif; si le cas est bon, quand il y a un de ces ronds de ficelle qui vous manque, vous devez devenir fou. Et c'est en ça, c'est en ça que le bon cas consiste, à savoir que s'il y a quelque chose de normal, c'est que, quand une des dimensions vous claque pour une raison quelconque, vous devez devenir, vous devez devenir vraiment fou.

Et c'est là-dessus que je voudrais finir pour vous en montrer l'intérêt. Supposez le cas de l'autre noeud, du noeud que j'ai appelé tout à l'heure olympique, si un de vos ronds de ficelle vous... claque, vous claque si je puis dire, du fait de quelque chose qui ne vous concerne pas, vous n'en devenez pas fou pour autant. Ceci parce que, que vous le sachiez ou pas, les deux autres noeuds tiennent ensemble, et c'est ça qui veut dire que vous êtes névrosé. C'est bien en quoi, toujours, j'ai affirmé ceci, qu'on ne sait pas assez: que les névrosés sont increvables. Les seuls gens que j'ai vu se comporter d'une façon admirable pendant... pendant la dernière guerre, pour l'évoquer, Dieu sait que ça ne me fait pas spécialement plaisir: ce sont mes névrosés, ceux que je n'avais pas encore guéris. Ceux-là étaient absolument

sublimes. Rien ne leur fait. Que ce soit le Réel, l'Imaginaire ou le Symbolique qui leur manque, ils tiennent le coup.

Et je ne sais pas si certains de vous, enfin, s'en souviennent, j'ai fait quelque chose, un temps, sur, sur la phobie du petit Hans. C'est très curieux. Je n'ai jamais vu personne mettre en valeur ce signe, ceci que j'ai non seulement écrit mais répété, mais ressassé, n'est-ce pas, je n'ai rien vu d'autre, en cherchant, enfin, qu'est-ce que c'était, enfin, que cette sacrée histoire de cheval, parce que, bien entendu, je me posais la question, comme tout le monde : pourquoi le cheval, n'est-ce pas ? Pourquoi que c'est ça qui lui fait si peur... L'explication que j'ai trouvée - parce que je l'ai, je l'ai donnée, je l'ai travaillée, j'ai insisté, n'est-ce pas ; c'est que le cheval était le représentant - je peux même le dire : de trois circuits. J'ai pas souligné la vérité qu'ils étaient trois, ces circuits. Mais le cheval représentait un certain nombre de circuits, que j'ai même été chercher une carte de Vienne, pour bien les marquer, parce que d'abord c'est dans le texte de Freud, comment les aurais-je trouvés sans ça ? C'est dans la mesure où, la phobie, la phobie du petit Hans, c'est très précisément en ce noeud triple dont les trois ronds tiennent ensemble : c'est en ceci qu'il est névrosé : c'est que, coupez-en un, les deux autres tiennent toujours.

Ce n'est pas, certes, que nous penchions sur ceci, en quoi justement il y a d'autres couples dans la névrose qui sont plus simples que celui-là de la phobie, nous y viendrons. L'important, l'important n'est même pas en ça, qui fait si joliment image, hein, vous avez pu dire en somme que j'ai défini la normale en ce sens que c'est fait de telle façon que ça ne peut que rendre fou, quand il y en a un, des trois ronds, qui claquent. Mais l'important, c'est pas ça du tout.

L'important, c'est que, bien qu'il soient colorés de couleurs diverses l'un par rapport à l'autre, de ces trois ronds, de ces ronds de ficelle, ils sont strictement équivalents. Je veux dire que l'important c'est que aussi bien le Réel que l'Imaginaire ou que le Symbolique, peuvent jouer exactement la même fonction par rapport aux deux autres. Ça ne va pas de soi. Si je vous présente le noeud comme ça : à savoir le rouge au-dessus du vert et le coinçant, et le noir - j'appelle celui-là le noir provisoirement puisqu'il a des points noirs, et le noir en bonne position - ça ne va pas de soi que je peux très facilement mettre les deux autres dans une position différente, c'est-à-dire faire que le vert soit au-dessus du rouge : le noeud borroméen étant tout aussi correct. A savoir n'ayant à aucun moment été tranché. On peut croire qu'il y a un obstacle à ce que je mette le vert à la place du rouge, à partir d'une position fixe du noir, c'est pourtant le cas. C'est pourtant le cas et c'est aussi ce qu'il faut dire concernant les trois dimensions de notre Réel.

Ce Réel sur lequel on s'interroge à la fin de *La Science des Rêves*, - et ce qu'il faut dire, ce qu'il faut dire c'est ceci : c'est que si je vous ai barbé la dernière fois avec cette histoire de l'occulte, c'est justement en ceci, en ceci qui pour Freud est en quelque sorte l'aveu patent : c'est que sur les trois de ces dimensions dont il nous dénonce si bien deux, qu'est-ce que c'est pour Freud que le Réel?

Eh bien, je vais vous le dire aujourd'hui: c'est justement l'occulte. Et ça l'est précisément en ceci qu'il le considère comme l'impossible. Car cette histoire d'occultisme et de télépathie, il nous prévient, il y insiste, qu'il n'y croit en rien.

Comment est-ce que quelqu'un comme Freud a pu poursuivre enfin, avec cette obstination, cette ombre de cet occulte, qu'il considérerait comme à proprement parler d'une cogitation d'imbéciles? Lisez-le bien et vous le verrez.

Eh bien, l'intérêt de ce que j'ai voulu vous avancer la dernière fois, et que je ne vous ai pas dit, sinon par la phrase de la fin, qu'il n'y a pas d'initiation, dont ceux qui ont des oreilles ont très bien su repérer que c'était la seule phrase intéressante, c'est justement que pour Freud - et c'est bien là quelque chose qui mérite que nous y regardions à deux fois - il était d u p e d u R é e l.

Il était dupe du Réel même s'il n'y croyait pas. Et c'est bien ça ce dont il s'agit. La bonne dupe, celle qui n'erre pas, il faut qu'il y ait quelque part un Réel dont elle soit dupe.